

*Écologie et littérature*

# Pourquoi l'animal nous a appris à lire

Entretien avec  
Anne Simon

C'est parce qu'ils sont reliés entre eux que les mots forment des univers de sens. Constitutif de toute société, le langage est un outil qui nous dépasse et nous transforme. Anne Simon, critique littéraire, nous invite à prendre soin du langage, pour prendre soin de nos relations aux autres et au monde.

#langage  
#relations  
#sensible  
#justice

*Tout d'abord, qu'est-ce que la zoopoétique ? Et dans quelle mesure cela a-t-il à voir avec les pensées de l'écologie ?*

La zoopoétique, c'est la poétique sur les vivants et sur la vie. Et donc, c'est l'étude de la manière dont les poètes et les écrivains vont déloger leur style pour pouvoir exprimer de manière neuve les interactions de l'ensemble des vivants entre eux et avec les éléments, ou pour pouvoir exprimer d'autres modes d'accès au monde. Et la zoopoétique, c'est également l'étude du fait que les autres animaux, et même tous les vivants, ont une poétique propre, ont des façons de se mouvoir ou de faire. Il y a indéniablement des savoirs animaux. En ce sens, la littérature offre la possibilité d'un accès à ce que nous considérons comme de l'altérité radicale.

Je travaille donc beaucoup sur la question des perspectives, des changements d'échelles et de points de vue. Dans mon approche zoopoétique, j'essaie ainsi de réfléchir à l'adoption du point de vue de l'animal et à ses conséquences. Cela recoupe d'ailleurs quelque chose qui est propre à l'art – la danse le fait très bien aussi notamment : cette recherche pour sortir de soi, tout en restant au plus proche de soi.

À ce titre, je me place vraiment dans une pensée de l'entrelacs, comme dirait Merleau-Ponty, une pensée de l'imbrication. Car pour rendre justice aux vivants et aux animaux en particulier, il faut penser les choses de façon complexe, à la fois en termes de fascination, de monstruosité, d'entre-dévoration – sans oublier également qu'on est avec eux tour à tour dans le face-à-face et la symbiose, dans la métabolisation et le parasitisme, etc. Pour moi, il y a là une forme d'écologie car l'écologie oblige à bricoler, à ne plus être dans des points de vue tranchés. C'est ce que disait Gilles Deleuze lorsqu'il disait qu'il faut penser « par le milieu », comme pousse l'herbe.

*Et qu'est-ce que cette approche nous dévoile des relations humains/non-humains ?*

Cela nous rappelle beaucoup de choses sur la valeur du langage. Car le langage humain n'a pas été inventé par les humains : il s'est présenté à eux, il les a traversés. Tout cela à partir de langages corporels, d'écoute et de mimétisme avec les autres animaux – les oiseaux bien sûr, mais pas qu'eux. Donc, les langues humaines ne nous séparent pas du reste de la nature et

des animaux. Ce sont les emplois qu'on en fait aujourd'hui qui nous en séparent. Petit exemple zoopoétique : il ne faut jamais oublier que l'origine de la lettre A, c'est aleph, qui avait la forme d'une tête de taureau.

Par ailleurs, la présence de n'importe quel animal dans nos espaces entraîne des transformations. Et je crois que l'un des grands schèmes des vivants, humains comme non-humains, c'est la métamorphose, l'hybridité, qui est au cœur de toutes les grandes mythologies. Ce qui rejoint ici la question des traces animales, cette idée que les animaux depuis toujours nous écrivent des histoires, que nous ne faisons que les suivre, qu'ils nous laissent des signes dont nous sommes les lecteurs et les interprètes.

Enfin, il ne faut pas oublier que la diversité des vivants est un don, une grâce, parce que chaque espèce est une porte d'entrée vers un univers singulier – comme les différentes cultures humaines, sous certains aspects. Donc quand une espèce s'éteint, et avec elle l'environnement auquel elle est tissée, ce sont des mondes complets qui disparaissent. Des déflations de mondes. Des désintégrations de la richesse de ce qui constitue la Terre – à la fois en tant que planète, mais aussi en tant que lieu d'habitat d'une immense diversité depuis des millénaires. De ce point de vue, ce qu'on fait aux espèces comme aux espaces planétaires est profondément déchirant.

*Est-ce que vous rattachez cette question littéraire des relations que les êtres humains entretiennent avec les animaux avec des questions plus politiques – notamment celle de la domestication des autres vivants ?*

Bien entendu. J'ai même tendance à dire que mon approche zoopoétique est toujours en même temps une « zoopo-éthique » et une « zoo-politique ». Je pense qu'on ne peut pas travailler et se laisser traverser par les vivants et ce qui leur arrive aujourd'hui – et même par la beauté du monde, ou tout du moins ce qu'il en reste – sans être traversé par le politique. Donc toute ma pensée en zoopoétique est une pensée politique.

Pour ce qui est de la domestication, il me semble que c'est une question très complexe, qui mérite aussi d'être regardée dans le temps long de l'histoire. Je pense que l'être humain s'est constitué avec des modes de domestication très divers – notamment ceux propres au nomadisme ou à la sédentarité. Et

cette idée, que je reprends ici à Robert Delort dans son livre *Les animaux ont une histoire*, que les cultures humaines se sont construites selon l'endroit où elles étaient greffées à tel ou tel écosystème et selon les espèces qui habitaient ces espaces partagés. Il y a donc là une intuition : celle que les cultures humaines ont toutes été co-crées avec des animaux.

Mais malheureusement, cette question historico-politique est aujourd'hui détournée par des logiques telles que l'élevage industriel qui est une pratique destructrice, parce qu'elle objectalise en masse les vivants. Et l'élevage industriel n'est pas de la domestication, car à partir du moment où on enferme les animaux, où on ne vit plus avec eux, où il n'y a plus de partage quotidien de temps et d'espace, c'est là que la domestication atteint ses limites pour devenir de l'exploitation pure et simple. Donc la question fondamentale est celle de savoir comment vivre avec les animaux, et avec les vivants plus généralement.

*Est-ce que vous considérez que l'écologie et les concepts qu'elle véhicule transforment nos rapports au monde ?*

À vrai dire, j'ai du mal à répondre à cette question car je ne pense pas spécialement avec des concepts, mais plutôt en compagnie de certaines œuvres. Donc ces pensées de l'écologie, je les croise régulièrement de diverses manières sous la plume de différents auteurs. Mon approche est un peu atypique je pense. Mais mon terrain de recherche c'est avant tout le langage – poétique, littéraire et philosophique. Et derrière cela, forcément, la question, posée par de nombreux écrivains, de comment renouveler le langage pour penser autrement.

Par contre, ce sur quoi j'ai vraiment réfléchi avec mon travail sur la vie comme séjour – cette idée qu'on ne réside pas seulement dans le monde mais qu'on le configure –, c'est la question de l'*oïkos*, qui a donné le mot « écologie » et qui, dans le monde grec, n'est pas seulement le lieu mais aussi la demeure et le patrimoine. Or notre séjour est un séjour dans le temps. On n'habite pas sans des formes de transmission, et cela vaut pour tous les vivants. Donc savoir habiter, c'est savoir vivre dans des espaces, mais aussi et surtout dans le temps. L'*oïkos*, que j'entrecroise sur ce plan avec la pensée juive, a un lien étroit avec la transmission. Et donc, l'écologie – les discours sur la demeure – c'est également la mémoire collective, savoir expliquer à chaque

nouvelle génération ce qu'on fait, ce qu'on ne fait pas, ce qu'on fait mal, etc. L'écologie fait appel à nos propriétés communes, qui sont tout à la fois imaginaires, pratiques et éthiques.

*Y a-t-il donc une nécessité à prendre soin du langage comme on doit prendre soin des vivants ?*

Oui, bien sûr. Je dirais que la littérature et la philosophie ont toujours été là pour sauver le langage. Enfin, certaines d'entre elles ! Parce que le langage, s'il est faux, s'il est injuste, peut semer la mort. On le sait, les grandes exterminations ont toujours été précédées et accompagnées de mises en danger du langage. Dès lors, on ne peut pas parler de l'*oïkos* et de la manière dont on habite, sans parler de comment on investit la langue puisque, pour nous humains, les langages sont l'une des façons les plus importantes d'investir le monde. Il faut donc faire attention à ce qu'on fait aux mots. Animaliser ou objectaliser est donc toujours un vrai problème éthique. Et, à l'inverse, un langage juste – une langue par laquelle on rend justice, ce qui demande de la justesse – est un langage qui peut nous décider à habiter le monde autrement, à l'investir autrement, à le voir autrement. Et c'est peut-être finalement cela qu'Hölderlin voulait dire par l'expression « habiter la Terre en poète ».